

Déportation

Les trois derniers jours

Témoignage de Pierre Bur (Ep-Au 39-43), élève à l'école de la Garde à Guéret, Creuse - déporté

J'ai eu l'occasion, il y a quelques années de raconter mes dernières semaines de déportation. Je l'avais fait à l'époque sous forme d'un récit impersonnel et je mettais en scène les acteurs que nous étions. Ce papier est paru dans le journal des A.E.T et dans le Mémorial des Enfants de Troupe morts pour la France. Aujourd'hui encore une foule de questions m'assaillent pour ne pas dire m'obsèdent. Pourquoi fais-je partie de ceux qui s'en sont sortis ? Qu'avais-je de plus que mes petits camarades qui sont restés sur cette terre maudite ? Comment à l'époque ai-je ressenti leur disparition ? Compassion ? Indifférence ou endurcissement de l'âme, compte tenu du contexte qui voulait que la survie prévale parfois sur la solidarité et l'entraide ? A quoi pouvais-je bien penser quand, arc-bouté sur ma pelle, dans le sel jusqu'aux chevilles, je m'efforçais de remplir ces sacrés chariots pourris que je devais pousser avec deux co-détenus sur des rails rouillés jusqu'à un point donné ? Quand je portais sur mon dos amaigri le sac de 50 kg de ciment ? Quand le SS me "*schlagait*" les reins en raison de mon rendement insuffisant ? Quand j'ingurgitais ma misérable et unique pitance journalière ? Quand je m'efforçais d'exterminer la vermine qui rongait mon pauvre corps efflanqué et meurtri ? Quand au cours de la Todesmarsch (marche de la mort) qui dura un mois, je voyais au fil des kilomètres mes camarades tomber d'une balle dans la tête, là, sous mes yeux ? Quand mes pieds ensanglantés refusaient de faire le pas salvateur ? Quand le SS m'a arraché des bras mon ami André Dechaume (AET) pour le jeter dans le fossé ? Oui, à quoi pouvais-je bien penser ? Je n'ai toujours pas de réponses satisfaisantes à toutes ces questions.

Il n'est pas de jour depuis mon retour, pas de nuit, que je ne retourne tout cela dans ma tête. Soixante années n'ont rien effacé. Tout est là, bien ancré, bien présent et les questions se bousculent toujours avec autant d'acuité. Comme tous les rescapés, je suis marqué à vie et personne ne peut comprendre ... car il n'y a rien à comprendre puisque notre vie de concentrationnaire n'était fondée sur aucun rationnel. C'était la folie permanente. Folie de ceux qui martyrisaient, folie de ceux qui subissaient, folie d'un peuple dominateur ou inconscient qui savait, mais qui laissait faire par lâcheté ou par haine de celui qui vivait de l'autre côté de la frontière. Les valeurs n'étaient pas les mêmes, dirions-nous aujourd'hui. Cela signifiait-il quelque chose ? Non, pas plus hier qu'aujourd'hui. Un de mes amis disparu il y a quelques mois est sorti de son état semi-comateux dans lequel il se trouvait depuis plusieurs jours, pour jeter ce cri à son infirmière " Vous ne comprendrez jamais rien à la déportation ". Ce fut sa dernière révolte.

François mon ami, dans ce cri de désespoir, il y avait toutes les souffrances, toutes les humiliations, toutes les désespérances subies et ressenties tout au long de ta déportation et notamment celles des derniers jours qui furent encore plus atroces. Souviens-toi.

Le 6 mai 1945, nous étions parqués dans une grange de Dittersbach dans l'Erzgebirge à la frontière tchèque. Nous venions de marcher pendant 400 kilomètres nous nourrissant essentiellement de pissenlits ramassés au risque de notre vie le long des fossés et de quelques patates parcimonieusement distribuées. Dépenaillés dans nos habits de bagnards, les pieds en sang dans nos galoches "*rongées jusqu'à l'os*", bouffés par la vermine, les os saillants, l'orbite de l'œil nous mangeant le visage, nous n'étions que des ersatz d'humains. Les "*untermenschen*" chers à Hitler erraient sur les routes de son beau pays qui se transformait un peu plus chaque jour en ruines romaines.

Chaque matin, "*croque-mort*", surnom donné à un SS encore plus sadique que les autres, passait parmi les survivants couchés à même le sol de la grange. D'un coup de botte dans les côtes, il s'assurait que le déporté qui gisait là devant lui n'était pas mort. Si c'était le cas, il le tirait par une jambe jusqu'à une fosse commune creusée devant la porte. Une pelletée de terre et la messe était dite. Il arrivait qu'un de ces malheureux fût encore conscient... mais comme il ne pouvait manifester sa vitalité faute de forces suffisantes, il subissait le même sort que les cadavres et était enterré vivant. Je reverrai toute ma vie la main d'un de ces moribonds qui s'agitait au fond de ce trou de l'horreur

semblant nous lancer un dernier adieu. Peut-être n'était-ce qu'un dernier sursaut, une volonté de vivre encore ?

Dès que “*croque-mort*” avait fini ses basses œuvres, nous sortions de notre torpeur et cherchions à survivre. A quatre pattes dans le peu de paille qui était censé nous servir de litière, nous recherchions les grains de blé qui auraient pu passer au travers de la “récolte” de la veille. C'était formellement “*verboten*”. Dans nos têtes, ce mot qui signifie “*défendu*” dans notre belle langue, résonnait toujours comme une menace. C'était l'équivalent de péché mortel.

Deux d'entre nous qui avaient amassé un petit tas de blé furent surpris par un kapo. Il s'empressa de les livrer aux SS. La sanction tomba. Ils furent condamnés à en absorber une grande quantité et immédiatement après, ils durent ingurgiter plusieurs litres d'eau ... Ils en moururent. Quelques jours plus tôt, trois déportés avaient dérobé dans une ferme qui nous servait de gîte pour la nuit, trois petits lapins. Ils les avaient mangés crus. Reconnus par le fermier et dénoncés aux SS, ils eurent le crâne défoncé à coups de gourdin et de crosse. Cela aussi, c'était “*verboten*”.

Nous étions d'une saleté repoussante, n'ayant pu nous laver pendant plusieurs mois ; les SS nous ont fait retirer nos oripeaux et, nus, nous avons dû prendre une douche sous la gouttière du toit de la grange ... C'était de la neige qui fondait sous le pâle soleil de ce printemps du diable.

S'il nous était distribué quelque nourriture, ce qui n'était pas tous les jours le cas, elle consistait en oignons et pommes de terre ; 5 ou 6 par déporté.. Pour la recevoir, nous devions nous mettre en rang devant la porte, nous avancer un par un entre deux rangées de SS qui nous assénaient une volée de coups de matraque. Le choix était simple : ou nous crevions de faim ou nous crevions sous les coups, car à la fin ces derniers pesaient lourds sur la vie future du déporté.

Lorsque le 7 au matin nous reprîmes la route, toujours solidement encadrés, nous n'étions plus que 150 Français, environ, sur les 500 qui composaient notre Kommando.

Nous fûmes réveillés dès l'aube par les éternels cris : “*Raus antreten*” (dehors, en rang). Mis en rang “*zu fünf*”, nous avons démarré comme nous avons pu. Une surprise nous attendait. Un chariot était mis à la disposition des plus malades. Seuls ceux qui n'avaient plus aucune force y prirent place car tout le monde se méfiait d'une telle faveur. En effet, le 17 avril, tous ceux qui avaient bénéficié d'un tel moyen de transport furent abattus au bout de quelques kilomètres. Le parcours qui nous était promis se révéla infernal. Nos muscles, ou ce qu'il en restait, étaient durs, noués. Beaucoup d'entre nous ayant marché pieds nus dans la neige de l'Erzgebirg avaient des gelures profondes. La route qui s'offrait à nous ne faisait que monter ou descendre, sans cesse. Sans cesse aussi, comme le raconte François Michaut dans son livre paru en 1945 “*Esclavage pour une résurrection*”, nous revenions sur nos pas. Nous tournions en rond. Mais où nous conduisaient donc nos gardiens ? Le savaient-ils eux-mêmes ? En ce qui me concerne, j'ai bien cru que l'heure ultime allait sonner pour moi au cours d'une longue, très longue montée. A quoi je pensais, demandais-je tout à l'heure ? A ce moment précis, je peux vous le dire : je rêvais à la poubelle de ma mère. Je la voyais débordante de fanes de carottes et de feuilles de poireaux. Toute mon énergie était tendue vers elle ... C'est elle qui m'a donné la force de faire ce pas ... encore ce pas qui m'arrachait aux griffes du bourreau qui me guettait. On se dopait comme on pouvait.

La nuit était presque tombée lorsque “*Jaune d'œuf*”, surnom du SS cuistot, consentit à nous distribuer une soupe claire et, comble du raffinement, quelques patates. Toujours le même scénario présidait à la distribution. Les déportés se rangeaient, colonne par un, après la bousculade d'usage car il arrivait qu'il n'y en eût pas pour tout le monde. Quant aux SS, ils ne manquaient pas de prendre leur place à côté du bidon pour la séance de matraquage.

Tout à coup, on entendit ce cri que tout le monde comprit : “*Ruski ! Ruski !*” Ce fut alors une mêlée générale. Les SS renversèrent soupe et patates. Les déportés se jetèrent à plat ventre pour lécher le sol et ramasser ce qu'ils pouvaient, tandis que les SS tapaient dans le tas à coups de crosse, tuant l'un et assommant l'autre. Les plus proches, dont Norbert (A.E.T.) et moi, furent regroupés, encadrés et remis en marche. Fort heureusement, une bonne moitié resta à l'écart et fut libérée sur place, le lendemain matin, par les Russes. Nous, les malchanceux, nous reprîmes notre calvaire. Nous venions de parcourir entre 20 et 25 kilomètres, nous allions en parcourir davantage au cours de la nuit du 7 au

8 mai. Nous étions moins nombreux, mais l'encadrement étant le même, il était de ce fait plus resserré. Comment se soustraire à cette surveillance ? Pour s'échapper, il aurait fallu être capable d'effectuer un départ de 100 mètres, or nous pouvions à peine mettre un pied devant l'autre. Certains, probablement une cinquantaine selon François Michaut, totalement épuisés, se laissèrent tomber sur le bord de la route au cours de cette marche nocturne. Un certain nombre eurent la chance de rouler dans un ravin et furent sauvés. Les autres furent abattus par les tueurs qui poursuivaient leur sale besogne. Avec Norbert, accrochés l'un à l'autre, nous sommes allés au bout. Nous avons encore parcouru 33 kilomètres dans la nuit, 33 kilomètres qui s'ajoutaient à ceux de la journée. Mais mon Dieu ! comment avons-nous pu faire ça ? Quelle force nous a poussés ? Quelle énergie nous a permis de tenir debout, le ventre creux, maigres à faire peur ; tellement décharnés qu'une femme qui nous a vus passer ne pouvait pas croire en 1992, lors d'un pèlerinage, que nous puissions être encore en vie. A quoi pouvions-nous bien penser ? A sauver notre peau sûrement et uniquement à ça. A faire ce pas, toujours ce pas, sans flancher, sans trébucher, sans tomber ... sinon c'était la mort. Que de fois ai-je pensé par la suite à Guillaumet, ce pionnier de l'aéropostale, tombé dans la cordillère des Andes et qui a rejoint seul le monde civilisé, dans la neige jusqu'au ventre et dans le froid : " *Ce que j'ai fait, aucune bête au monde ne l'aurait fait* " a-t-il dit. N'était-ce pas notre cas ?

Au petit matin, nous étions 63 survivants français vautrés dans la rosée d'un pré aux portes de la ville d'Annaberg. Nos gardiens étaient regroupés à la lisière d'un petit bois de sapins. Parfois un des tueurs circulait parmi nous. Il nous menaçait de son arme ... et repartait. Totalement épuisés, aucun d'entre nous n'aurait pu repartir, il nous laissait indifférents.

Lorsque les Russes arrivèrent sur le coup de midi, tous les SS s'enfuirent sans demander leur reste. Quelques-uns furent capturés dans les heures qui suivirent et furent abattus séance tenante par les Russes. Mais quid des autres ? Nous ne le saurons jamais. Nous étions libres, heureux mais sans joie excessive ... nous n'en avions pas la force. Robert Molinier, un autre de mes amis, se plaisait à raconter qu'il avait entendu à ce moment là, les petits oiseaux chanter. Pourquoi pas ?

Il y a pas mal d'années, obsédé par ces derniers jours, j'ai composé un poème. En voici un extrait en guise de conclusion.

<i>Todesmarsch</i>	
1 Un pas encore un pas Marche tête baissée, Un pas encore un pas, Marche le déporté.	2 La route sera longue, Il ne sait toujours pas, La route sera longue, Qu'il va vers son trépas.
3 Stassfurt, Kurort-Horta, Audenhaim, Klingenberg, Friedersdorf, Daléma, Dittersbach, Annaberg.	4 Un pas encore un pas, Il a faim, il a froid, Un pas encore un pas, Ses yeux sont pleins d'effroi.
5 Bourreau toi qui le gardes Le fusil à la main, Bourreau toi qui le gardes, L'abatras-tu demain ?	6 Mais tout son corps vacille, Sa vie déjà s'enfuit, Mais tout son corps vacille, Il tombe et ... c'est fini.
7 Un pas encore un pas, Passe le déporté, Un pas encore un pas, Marche tête levée.	
Pierre Bur Buchenwald-Sassfurt 78617	

Pierre Bur (Ep-Au 39-43)